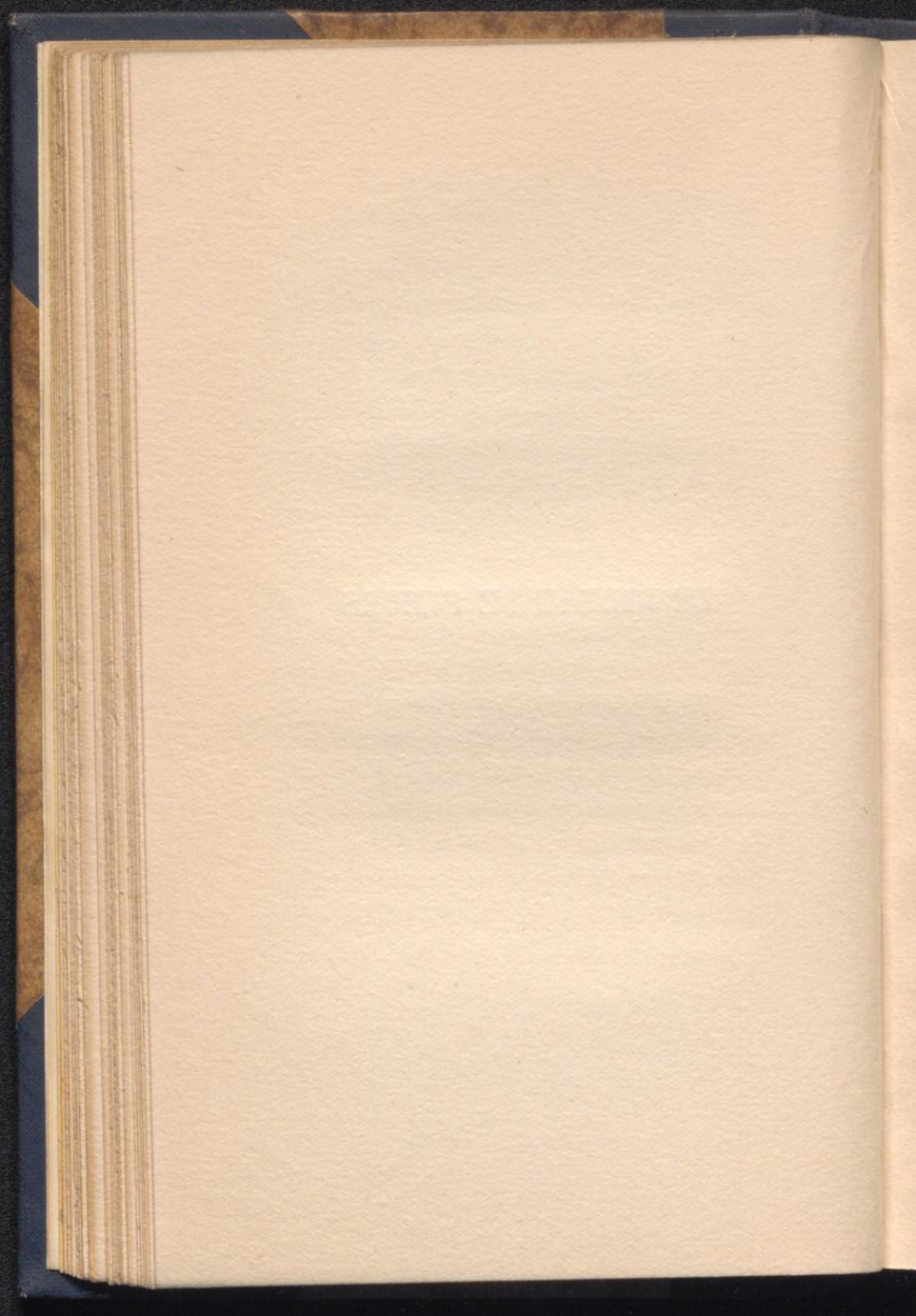


LE RIDEAU DE FLEURS



LE RIDEAU DE FLEURS

Les mains invisibles du vent
Toute la nuit ont tourmenté le rosier blanc
Qui ombrageait notre croisée.
Les branches maintenant se tordent sur le sol,
Les pauvres fleurs au bout de leurs hampes brisées
Pendent inertes, lourdes et molles.

Entre le monde et nous c'était une barrière
De parfums, de silence et de pénombre claire,
Et la vie était belle aperçue au travers,
Et l'on n'entendait plus qu'à peine

Monter de la ville lointaine
La sauvage rumeur des batailles humaines.

O la fête de nos réveils,
Dans les splendeurs du jour vermeil
Féeriquement tamisées
Par ce magique écran de roses et de rosée!..

O la divine et radieuse joie,
Rappelle-toi,
D'avoir ainsi, toujours, des fleurs près de ses doigts,
D'avoir toujours des fleurs, ainsi, près de ses yeux...
O l'exemple délicieux
D'avoir des fleurs ainsi, toujours, près de sa bouche!

Hélas ! de ses mains violentes et farouches,
Tout ce qui faisait hier encore
La parure et l'orgueil de la vieille demeure,
Le vent, cruellement, lâchement, l'a détruit.
O vent dévastateur, vent meurtrier, ô force
Sournoise, aveugle, indomptable et retorse,
Je te hais et je te maudis.

Et maintenant, qu'on ferme les volets,
Qu'on les tienne bien clos, qu'on mure
La fenêtre. Dans la lumière crue et dure
On distingue à présent telle qu'elle est,
Vulgaire, bestiale et vile,
La vie et l'on entend hurler là-bas la ville...

Mais non ! puisque toute beauté,
Toute joie et toute douceur nous ont quittés,
Viens, ramassons pieusement les roses mortes,
Et puis ayant tiré derrière nous la porte,
Fuyons, comme l'on fuit une maison hantée

